

UNIFICATION DES PAYS-BAS

1384-1555

3. — MOUVEMENT INTELLECTUEL

L'époque bourguignonne a été, pour les Pays-Bas, féconde, non seulement au point de vue de leur unification politique et économique, mais au point de vue de leur civilisation en général : elle marque l'apogée de leur rôle européen dans l'histoire de l'art et leur prépare une place éminente dans celle du mouvement des idées à l'aurore des temps modernes. Elle se caractérise surtout par les progrès de l'individualisme : ce sont de fortes personnalités qui, s'affranchissant de la tradition médiévale, donnent une impulsion nouvelle à la pensée, créent un art nouveau, inspiré d'un idéal plus humain, et ouvrent à la science de nouveaux horizons.

Cette rénovation s'est manifestée tout d'abord dans le domaine artistique : le siècle des Van Eyck a précédé celui d'Érasme. C'est alors que peintres, sculpteurs et architectes cessent d'être des artisans comme au moyen âge et s'élèvent à des conceptions plus personnelles. Par l'observation scrupuleuse de la nature et l'intensité expressive, ils ont su donner à leurs œuvres un caractère de vie et de poésie marquant. L'école néerlandaise compte, à côté des Flamands Hubert et Jean Van Eyck, le Wallon Roger de la Pasture, de sorte qu'elle apparaît comme vraiment nationale. Mais la majorité des artistes se recrutent et travaillent dans les régions de langue néerlandaise, les plus prospères à cette époque. Roger de la Pasture quitte Tournai, sa patrie, et devient, sous le nom de Van der Weyden, le peintre officiel de la ville de Bruxelles. Les grandes villes flamandes et brabançonnes forment, au XV^e siècle, les principaux centres d'art de l'Europe occidentale : Memling de Mayence vient s'installer à Bruges et conquiert à son tour un rang éminent. Les sujets représentés par cette école néerlandaise traduisent à la fois les préoccupations mystiques et réalistes du temps : à côté des scènes religieuses ou souvent dans ces scènes elles-mêmes se placent d'admirables portraits. Ces œuvres sont commandées, non seulement par de riches bourgeois, par des personnages de l'aristocratie ou par le prince, mais encore par des étrangers, tant est grande la réputation de nos artistes.

Anvers devient, dès le début du XVI^e siècle, la métropole artistique en même temps que le centre économique des Pays-Bas. C'est là que s'épanouit une école de peinture qui, tendant à humaniser l'art, exprime la vie profane, aussi bien que l'extase religieuse. Quentin Matsys continue brillamment la tradition des Van Eyck, mais subit vers la fin de sa carrière l'influence italienne. Après lui, l'engouement pour les œuvres de Raphaël et de Michel-Ange, favorisé par la diffusion de l'humanisme, attira un grand nombre de peintres vers l'Italie. Jean Gossart († 1541) s'y assimile les sujets et les cadres de la Renaissance méridionale. Bernard Van Orley († 1542) en adopte le style, les attitudes théâtrales et la magnificence de la mise en scène. Ses élèves, Michel Coxie, « le Raphaël flamand », et Pierre Coucke, d'Alost, le surpassèrent encore dans l'imitation des maîtres italiens. Le Liégeois Lambert Lombart est un vrai peintre de l'école romaine, de même que le fameux Frans Floris ou de Vriendt, d'Anvers, qui jouit d'une réputation universelle. Breughel presque seul représente encore l'art réellement flamand, mais ne jouit pas de la vogue de ses confrères italianisants.

Nulle part peut-être la vitalité exubérante de cette époque et le goût du luxe ne se manifestent mieux que dans l'architecture, qui est vraiment débordée par la sculpture. Les monuments sont surchargés d'ornements et de statues, tout en conservant une grâce et une élégance remarquables. Les hôtels-de-ville prennent l'aspect de véritables palais et ne rappellent plus guère les halles imposantes et les fiers beffrois dont ils dérivent. L'art des villes s'est en quelque sorte efféminé en même temps que s'est perdue l'autonomie urbaine. Des préoccupations purement esthétiques se révèlent dans la conception de ces édifices, orgueil de nos cités actuelles. Les hôtels-de-ville de Bruxelles et de Louvain marquent la période brillante du règne des ducs de Bourgogne et fournissent les modèles d'après lesquels ont été contruits les monuments analogues élevés à Mons, à Damme, à Alost, à Gand, à Audenarde, à Middelbourg et à Arras. De riches bourgeois se font élever des hôtels somptueux, comme celui de Gruuthuus à Bruges, dont on admire aujourd'hui encore l'élégance et l'originalité. L'architecture religieuse rivalise de magnificence et de recherche avec l'architecture laïque et se distingue par ses créations grandioses et hardies.

A Anvers, à Gand, à Malines, à Louvain, à Mons, dans beaucoup d'autres villes encore, on érige ou on continue des églises aux dimensions colossales, parées de dentelles de pierre et aux façades desquelles on projette des tours d'une hauteur prodigieuse, qui n'ont jamais pu être achevées d'après l'idée primitive.

De même que les peintres, les sculpteurs du début du XVI^e siècle ont subi l'action de la Renaissance italienne. Ils introduisent dans les constructions du gothique finissant une décoration et un ameublement Renaissance : on compte parmi leurs plus belles œuvres la porte de la salle des échevins à l'hôtel-de-ville d'Audenarde et la magnifique cheminée de l'hôtel du Franc à Bruges. Les architectes restent plus longtemps attachés à l'art traditionnel, mais leurs créations sont particulièrement riches et pittoresques : ainsi la maison des bateliers à Gand (1531), le *Broodhuis* à Bruxelles (vers 1525), la chapelle du Saint-Sang à Bruges (1529-33), le palais épiscopal à Liège (1526-33), et l'église Saint-Jacques dans la même ville (1538).

A la différence des arts plastiques, la musique ne fut pas influencée par l'Italie. Le Flamand Jean Ockeghem († 1494-96) et le Hennuyer Josquin des Prés († 1521) ont perfectionné la technique musicale et ont produit des œuvres célèbres. La supériorité de l'école des Pays-Bas s'impose jusqu'au moment où elle atteindra son apogée avec Orlandus Lassus († 1594).

Quant à la littérature, elle reflète aussi la vie exubérante et le mysticisme de l'époque. Les fêtes prestigieuses, les exploits glorieux de la dynastie sont célébrés à l'envi par des chroniqueurs officiels : Monstrelet († 1450), continuateur de Froissart, mais non son égal au point de vue de l'impartialité, Chastellain († 1475), dont la rhétorique déclamatoire et latinisante fut imitée par Jean Molinet de Valenciennes et Jean le Maire de Belges. Ces historiographes, protégés par les princes ou des personnages de l'aristocratie, se servent du français, langue de la cour et de l'administration centrale. Mais dans la région de culture néerlandaise, c'est-à-dire dans la plus grande partie de notre pays, les productions littéraires dues aux Chambres de rhétorique sont écrites dans la langue même de cette région : ce sont surtout des pièces de théâtre, portant le cachet de l'époque, préoccupée du faste extérieur et de l'effet décoratif. Les villes dépensaient pour ces jeux scéniques une

grande partie de leurs ressources et rivalisaient à qui représenterait, lors des *Landjuweelen*, les mystères les plus riches et les plus longs, entrecoupés de pièces comiques (« farces et esbatemens »). Les chambres de rhétorique n'étaient pas seulement des sociétés d'agrément ; elles visaient aussi à instruire, notamment dans les « moralités » (*zinnespelen*).

Les classes dirigeantes ont surtout subi l'influence de l'humanisme, essentiellement aristocratique et dont la langue était le latin. Les causes qui ont provoqué ce puissant mouvement intellectuel sont multiples et ont agi avec une intensité différente. Parmi les plus importantes figurent les progrès de l'imprimerie, qui furent surtout rapides dans les provinces septentrionales. Les nombreuses écoles que les Frères de la Vie commune y avaient fondées y favorisèrent la diffusion d'une plus grande culture littéraire et sa propagation parmi les laïcs. Rompant avec la routine scolastique et s'inspirant d'un esprit plus moderne, ils vulgarisent les connaissances et éveillent la curiosité scientifique. Plusieurs vont en Italie puiser aux sources mêmes de la culture latine. De Deventer, qui fut leur premier centre, ils se répandirent dans les régions voisines, puis dans tous les Pays-Bas. Parmi leurs élèves se distinguent notamment Thierry Maertens, le célèbre typographe alostois, et Érasme, le plus grand des humanistes. À côté de l'aristocratie de l'argent se constitue une aristocratie de l'intelligence qui, par la langue qu'elle emploie, — le latin —, accentue encore le contraste qu'elle présente avec la masse du peuple. Cependant, elle s'occupe activement de questions sociales. Elle vise une réforme de la société sur des bases plus rationnelles et plus scientifiques. Érasme veut « mettre la sagesse antique à la portée de ses contemporains, l'expérience d'autrefois au service du présent ou de l'avenir. » Il vise, non seulement une renaissance des lettres, mais une renaissance de tout l'homme, de toute la société. Il cherche à tout humaniser, politique, religion, morale. Pour réaliser son idéal, il veut instruire et éclairer les classes dirigeantes. Ses *Adagia* (1500), où il condense la sagesse antique, eurent un succès prodigieux ; il en fut de même de son « Eloge de la Folie » et de ses *Colloquia*. Il y déploie les ressources d'un esprit mordant et sarcastique pour combattre la tradition médiévale. Il se prononce contre l'ascétisme, contre la scolastique, contre les supersti-

tions, condamne le célibat des prêtres, ne voit plus dans le culte qu'un pur symbole, affirme la supériorité de la vie du siècle sur celle du cloître. Développer librement sa personnalité et se rendre capable de tenir une place utile dans le monde, tels sont les principes essentiels de sa réforme. Pour les appliquer, il désirerait même la suppression des castes sociales et des frontières. Ses écrits suscitèrent un véritable enthousiasme, mais de bonne heure il trouva en face de lui les théologiens, parce qu'il prétendait leur imposer le commentaire historique et philologique de la Bible. La querelle éclata à propos de la fondation du Collège des Trois Langues à Louvain (1517). L'Université établie dans cette ville combattit l'école par crainte de la voir devenir un foyer d'hérésie. Attaqué par les dominicains et les carmes qui l'accusèrent d'hérésie, Érasme quitta la cité universitaire des Pays-Bas et se réfugia à Bâle. Dès lors, les humanistes de notre pays, presque tous orthodoxes, contribuèrent surtout au progrès de l'érudition, sans jouer un rôle social. Les lettres classiques et les sciences prirent un vigoureux essor : à côté des philologues, comme Clénard et Dorpius, apparaissent les botanistes Dodoens et de l'Escluse, le géographe Mercator, le grand anatomiste André Vésale. La renommée des savants des Pays-Bas se répand en France, en Allemagne, en Italie et en Espagne ; beaucoup sont appelés dans ces pays pour y occuper des chaires universitaires ou diriger des bibliothèques.

A partir de 1530, le mouvement intellectuel fut orienté surtout vers les questions religieuses. Les Pays-Bas, qui, jusqu'au début du XVI^e siècle, s'étaient distingués par leur orthodoxie, ressentirent plus vivement que les autres pays de l'Europe les effets de la Réforme. Les classes supérieures y étaient plus préparées par les idées des humanistes, et la masse du peuple, particulièrement éprouvée par les crises économiques, aspirait plus ardemment qu'ailleurs à une amélioration de son sort.

A la fin du XV^e siècle, de nombreux abus avaient affaibli le prestige de l'Église dans les Pays-Bas, comme dans le reste de l'Europe : la plupart des évêques menaient une vie toute laïque et profane et se déchargeaient de leurs fonctions sur des vicaires ou des suffragants, recrutés surtout parmi ces moines dont ils affectaient de se gausser en compagnie des humanistes. Les favoris de la cour cumulent

une quantité de dignités au détriment de l'administration et de la discipline ecclésiastiques. Les abbayes sont en pleine décadence ; les monastères de femmes cessent d'observer la clôture. Le bas clergé, généralement ignorant et de mœurs peu édifiantes, contribue encore à discréditer l'Église. Nommés par des abbés négligents ou des seigneurs préoccupés d'intérêts particuliers, la plupart des curés ne sont plus capables de satisfaire aux devoirs de leur ministère. On rencontre parmi eux des aventuriers et des déclassés. Aussi leur rapacité devient inouïe, et elle est difficile à réprimer par suite des immunités et des privilèges du clergé en général.

L'hostilité du public contre les franchises religieuses se manifesta à maintes reprises. De son côté, le gouvernement prit des mesures pour restreindre la juridiction ecclésiastique et amoindrit, sous Charles-Quint, le rôle social du clergé en laïcisant l'organisation de la bienfaisance (1531). D'autre part, l'Église perdit une partie de l'enseignement, qui devint à demi laïc sous l'influence des Frères de la Vie commune.

Sans vouloir rompre avec le catholicisme, Érasme lui porta préjudice par ses railleries et son persiflage contre les moines, le culte des reliques et le célibat des prêtres. Ses efforts en vue de rénover l'esprit de l'Église par la vertu des « bonnes lettres » et de rajeunir le catholicisme par la science, échouèrent, bien que ses idées fussent partagées même par des papes et des cardinaux. En tout cas l'esprit religieux s'émancipa ou s'affaiblit ; d'une part se développa le mysticisme individuel, de l'autre l'indifférence, et la masse du peuple perdit peu à peu confiance dans le clergé, puis dans l'Église elle-même.

Les premiers symptômes de la Réforme se manifestèrent à Anvers en 1518, quelques mois après l'affichage des thèses de Luther à Wittenberg. Les livres luthériens se répandent rapidement dans cette ville, où la colonie allemande est très nombreuse. Des augustins, en rapport avec des confrères allemands, prêchent publiquement les doctrines de Luther à Dordrecht et à Anvers, où ils obtiennent un succès énorme. Quelques humanistes, comme Corneille Graphæus, firent cause commune avec ces novateurs, mais la majorité d'entre eux prétendirent rester indépendants entre Rome et Wittenberg. Quant au gouvernement, il ne comprit pas d'abord la gravité de la situation. Marguerite

d'Autriche, imbue des idées humanistes, fut plutôt sympathique aux Réformés, mais bientôt elle devait prendre une autre attitude à la suite de la rupture entre le pape et Luther et de la condamnation de celui-ci par l'empereur.

Charles-Quint, d'accord avec le légat du pape, prescrivit des mesures pour faire disparaître les écrits luthériens et rendit l'édit de Worms applicable dans les provinces bourguignonnes : les magistrats devaient poursuivre d'office les adhérents de Luther et appliquer la peine de mort, ainsi que la confiscation des biens, à tous les imprimeurs qui, sans l'approbation des autorités ecclésiastiques compétentes imprimeraient des livres relatifs à la foi.

Partout on brûle les écrits luthériens et l'inquisition épiscopale sévit rigoureusement contre les hérétiques. Cependant les nouvelles doctrines continuèrent à se répandre. Charles-Quint organisa alors un système répressif aussi exactement calqué que possible sur le Saint-Office espagnol, établissant ainsi une véritable inquisition d'État. Mais le pape Adrien VI ne voulut pas renoncer à ses droits et désigna lui-même l'inquisiteur général. Celui-ci poursuivit deux augustins d'Anvers, qui périrent sur le bûcher et furent les premiers martyrs de la Réforme (1523). L'organisation inquisitoriale conserva dans les Pays-Bas un caractère mixte, mi-ecclésiastique, mi-laïque.

Désormais la religion nouvelle n'est plus pratiquée qu'en secret. L'empereur redouble alors de sévérité pour l'extirper ; il promulgue la peine de mort contre tous ceux qui discuteront de la foi sans être théologiens, — qui confectionneront et répandront des images injurieuses pour Dieu, la Vierge ou les saints, — qui, connaissant des hérétiques, ne les dénonceront pas. Cette législation féroce, destinée à compléter l'inquisition, fit peser la terreur sur le pays : elle entrava l'expansion du luthérianisme, mais la dispersion de ses communautés procura des adhérents à des sectes nouvelles, beaucoup plus radicales, qui apparurent bientôt dans les Pays-Bas. L'anabaptisme, annonçant la fin prochaine du monde et l'arrivée du règne de Dieu, plut particulièrement aux masses populaires, qui s'apprêtèrent à renverser l'Église et l'État pour établir le monde nouveau, la cité céleste, fondée sur la liberté et la justice, l'amour et la charité. A cause de son caractère révolutionnaire, catholiques et luthériens furent d'accord pour com-

battre ces destructeurs de l'ordre social, qui firent surtout des prosélytes en Hollande et dans les régions manufacturières.

Par de nouveaux placards, le gouvernement chercha enfin à atteindre la presse clandestine, dont les livres se répandaient grâce à l'anonymat, à des titres déguisés et à de fausses approbations de l'autorité ecclésiastique. De plus Charles-Quint associa plus intimement les efforts de l'Église et de l'État. Le placard de 1550 organisa définitivement cette collaboration : en même temps qu'il confirmait les pénalités contenues dans les placards précédents et exigeait un certificat de catholicisme de toute personne venant se fixer dans le pays, il assimilait les inquisiteurs aux fonctionnaires impériaux et ordonnait à tous les officiers publics de leur prêter main-forte. Mais, sur les protestations de la ville d'Anvers, Charles-Quint dispensa les marchands étrangers du certificat d'orthodoxie et exempta la grande cité commerciale de l'intervention directe de ses agents. La diffusion des hérésies fut certes ralentie par ce régime de terreur. Cependant, vers 1543, une nouvelle doctrine, plus dangereuse, pénétra dans les Pays-Bas : le calvinisme, qui allait recruter une foule d'adeptes parmi les populations ouvrières et bourgeoises.

ALBUM HISTORIQUE

DE LA

BELGIQUE

PAR

H. VANDER LINDEN ET

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

H. OBREEN

DOCTEUR EN SCIENCES HISTORIQUES

AVEC UNE PRÉFACE DE HENRI PIRENNE

BRUXELLES

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

1910